

LA PASSION DE SAINTE THÉRÈSE D'AVILA SOUS LA LOUPE DE JULIA KRISTEVA : VERS UN NOUVEL HUMANISME ?

par Geneviève Fabry

En 2015 se célébrait en Espagne le cinquième centenaire de la naissance de Teresa de Cepeda y Ahumada (1515-1582), réformatrice du carmel, mystique, écrivaine. Au-delà des éphémérides et d'une tendance patrimoniale à la fois espagnole et ecclésiale, la pérennité et l'intensité de son rayonnement nous interpellent, en ce début de XXI^e siècle. Une nouvelle traduction de ses œuvres, conjointement avec celles de Jean de la Croix, est parue dans la collection prestigieuse de la Pléiade en 2012, manifestant une fois encore l'actualité de sa pensée auprès d'un public contemporain et francophone. C'est cette actualité que la présente étude se propose d'interroger à la lumière de réflexions venues du champ contemporain de la philosophie et de la psychanalyse. L'hypothèse générale qui nous guide est que Thérèse dessine, avec une acuité sans précédent, le lieu d'émergence d'un sujet qui fait l'expérience, dans l'oraison mentale, de la liberté de penser, liberté non pas limitée mais garantie par la rencontre intime d'une figure du divin. Ne dit-elle pas dans le Livre des fondations : « Que ce soit donc bien entendu : tout ce qui nous lie en empêchant notre raison d'agir à sa guise doit être tenu pour suspect ; jamais par cette voie on n'arrivera à la liberté de l'esprit dont un des mérites est de nous mettre partout en présence de Dieu et de nous laisser partout penser à lui. Tout le reste est sujétion de l'esprit ; non seulement, ce n'est pas bon pour le corps, mais encore cela empêche l'âme d'avancer. »

Ce passage intervient après un long développement au sujet de religieuses qui se disent en état de ravissement alors qu'il ne s'agit que d'ima-gination enflammée ou de faiblesse de l'organisme. La « liberté de l'esprit » est le signe par excellence, selon Thérèse, que l'on est sur le chemin d'une union de plus en plus vraie avec Dieu. De fait, son œuvre pourrait être considérée comme une immense tentative de baliser la progressive émergence de cette rationalité dont la vérité s'établit à l'aune de la liberté intérieure qui la fonde. C'est pour cette raison sans doute que la pensée de Thérèse, et plus largement des mystiques de la première modernité (l'on songe ici évidemment aussi à Jean de la Croix), intéresse les penseurs qui, en cette modernité tardive, s'attachent à réévaluer le legs du christianisme dans le cadre de ce que certains, comme par exemple Jean-Louis Schlegel, ont appelé « l'ère post-métaphysique ». En évoquant des ouvrages parus au cours des vingt dernières années de la plume de penseurs comme Jacques Derrida, Alain Badiou ou Jean-Luc Nancy, Schlegel évoque un mouvement commun. D'une part, ces philosophes prennent acte de la déconstruction de ce que Heidegger avait appelé l'ontothéologie. Le monde ne peut plus être référé à un arrière-monde qui lui donnerait sens et valeurs. Mais, parallèlement, ces penseurs, divers dans leur filiation intellectuelle, ont en commun de ne pouvoir se satisfaire d'un monde pensé à la lumière de la seule raison raisonnante, d'une rationalité qui méprise ce qui la déborde et ce qui l'excède : « Tous insistent au contraire, écrit Jean-Luc Nancy, sur une hétéronomie persistante, irréductible : c'est cela précisément qu'il faut tenter de "penser". Est-il besoin de dire qu'aucun de ceux qui ont été passés en revue ne se livre pour autant aux religions révélées et constituées – qui, paradoxalement, relèveraient volontiers pour eux de la clôture ou de la mondanité fermées sur soi qu'ils dénoncent. »

Cette tentative de penser l'excès, le radicalement autre de la pensée à la lumière du christianisme est au cœur de la pensée de Jean-Luc Nancy et spécialement de son diptyque, *La décloison et L'adoration* : « Il ne s'agit pas de ressusciter la religion, pas même celle que Kant voulait contenir "dans les limites de la simple raison". Mais il s'agit d'ouvrir la simple

raison à l'illimitation qui fait sa vérité. [...] Ce que la pensée doit recueillir, c'est le vide de l'ouverture en déshérence. »

Ce vide est en effet dangereux, porteur de menace. La « mort de Dieu » a ouvert une béance que le nihilisme a colmatée, alors qu'il aurait fallu interroger cette béance, la laisser se dire. Dès le prologue, le philosophe met en garde : « Cela ne demande qu'à s'enflammer sur un mode messianique, mystique, prophétique, divinatoire et vaticinatoire. [...]. Les conditions sont données pour un délire qui se propagerait à la mesure du désert de sens et de vérité que nous avons fait ou laissé croître. »